

## Marie Laberge, passion de dire pulsion d'écrire

Paul Eliani

Number 28, May–June 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20788ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Eliani, P. (1987). Marie Laberge, passion de dire pulsion d'écrire. *Nuit blanche*, (28), 66–67.

# MARIE LABERGE, PASSION DE DIRE PULSION D'ÉCRIRE

*Dans notre dramaturgie récente, l'œuvre de Marie Laberge émerge comme l'une des plus importantes. Récemment saluée par la critique française, à l'occasion de la présentation de L'homme gris, elle a aussi fait jouer à La Licorne Le night cap bar. Paul Eliani l'a rencontrée.*

*Nuit blanche — Dans ton œuvre, on retrouve des textes historiques et des textes psychologiques. Avec L'Homme gris, y aurait-il un désir de faire plus universel, plus moderne?*

**Marie Laberge** — Si j'écrivais avec le désir de produire un effet, de devenir moderne ou universelle, je n'arriverais pas à écrire. L'écriture a des racines plus profondes, plus troublantes, plus indépendantes de ma volonté de faire que cela. J'écris parce que c'est une obsession, un besoin pressant... Je ne crois pas que mes pièces soient uniquement psychologiques, ce sont des drames psychologiques. Sur 17 pièces, il y en a deux qui sont historiques. Si *L'Homme gris* fait une carrière à l'extérieur, ce n'est pas parce que je l'ai écrite en la souhaitant ou la décidant universelle — ce n'est pas une de mes préoccupations. Ça peut arriver, c'est tout. Ce qui me préoccupe, c'est écrire le plus précisément possible, tenter de transmettre ce qui m'habite, de cerner le plus possible mon propos, c'est-à-dire l'âme humaine, la solitude, la mort, l'amour...

**N.B.** — *Dans tes pièces, les personnages sont très directs. Pourquoi ce choix d'une écriture simple et directe?*

**M.L.** — C'est vrai que j'ai une écriture compacte. C'est mon style, je crois. Ce n'est pas un travail de finition qui finit

par provoquer ce rythme, ça sort comme ça... Mais il y a aussi des personnages qui ne sont pas très directs, qui se révèlent par leur incapacité à attaquer directement les choses. Ça dépend des personnages, bien sûr. Dans *Le night cap bar*, les personnages sont des femmes extrêmement violentes au niveau du langage. Je crois que la violence verbale révèle énormément l'aptitude du personnage à entrer en contact avec les autres: le père dans *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes*, les femmes dans *Le night cap bar*, le père dans *L'homme gris*, tous des personnages qui s'expriment en fermant la porte violemment, qui parlent pour clore la communication, non pour l'ouvrir. Pour moi, cette violence du langage est une des pires que nous ayons à subir dans la vie. Parce que cela mine par en-dedans.

## Une Américaine à Paris ■

**N.B.** — *Dans Ils étaient venus pour..., un des personnages dit: «Maman, c'est quoi un pionnier?» Avec L'Homme gris, as-tu l'impression de préparer le terrain en Europe à d'autres auteurs québécois?*

**M.L.** — Si j'ai été pionnière — ce mot me fait drôle — ce serait sur deux choses: c'est la première fois qu'un auteur québécois est joué plus de 100 fois sur une scène parisienne et c'est la première publication d'une pièce québécoise dans la revue *Avant-scène théâtre*. Le texte est présenté dans une double version: l'originale et la version aménagée par Jacques De Decker pour la France. Ce n'est pas une adaptation. Ça se passe toujours en dollars et au Québec. Le père, au lieu de dire «batinse» dit «bordel de Dieu». La pièce aurait probablement amusé en québécois alors qu'aménagée, elle terrifie... Je tenais à ce que la pièce, avec ce qu'elle contient, les atteigne, pas seulement le langage. Que le propos soit discuté et pas seulement la langue. Peut-être que le théâtre québécois y gagne un petit échelon, je ne le sais pas. Mais il en a gagné plusieurs avec des auteurs comme Trem-

blay et Garneau qui sont quand même connus là-bas et appréciés.

**N.B.** — *En France, des journalistes ont comparé ton écriture à celle de Eugene O'Neill. Qu'est-ce que ça te fait d'être comparée à ce grand homme de théâtre?*

**M.L.** — Le plus grand velours possible! J'estime que c'est un des plus grands auteurs américains. On se dit... si quelqu'un a dit cela de moi, ça veut dire qu'il a trouvé dans *L'homme gris* un faible écho de la force d'O'Neill. Ça fait plaisir...

**N.B.** — *Pourquoi Marie Laberge accorde-t-elle plus d'importance à l'auteur et au metteur en scène qu'à la comédienne?*

**M.L.** — Ces dix dernières années, j'ai effectivement passé plus de temps à écrire qu'à jouer. Ce qui ne m'empêche pas d'adorer jouer. Mais écrire est la seule activité, la seule passion à laquelle je ne peux échapper. Et je ne le désire d'ailleurs pas. Si je pouvais y échapper, je n'écrirais pas. On s'invente tellement de détours et de défaites pour ne pas se mettre à écrire. Écrire fait peur. Écrire demande de l'intégrité, de la volonté et du temps. Écrire déstabilise... et équilibre en même temps. Pour moi, c'est essentiel. Si je joue moins, c'est peut-être aussi parce que les gens ont plus besoin de mes textes que de me voir jouer. Je le conçois très bien: il y a ici tant de très bonnes actrices qui font ce métier aussi bien sinon mieux que moi. Sauf que, malgré tout, cela m'arrive de jouer, parce que jouer me procure un plaisir immense et que j'en ai besoin.

## En tout et en partie ■

**N.B.** — *En février dernier, le Nouveau Théâtre Expérimental montait Regards à Espace Libre. De quoi s'agissait-il?*

**M.L.** — Le Nouveau Théâtre Expérimental a demandé à cinq auteurs (Marie

Cardinal, Jean-Pierre Ronfard, Robert Claing, Anne-Marie Provencher et moi) d'écrire des nouvelles. Elles ont ensuite été placées dans un recueil anonyme présenté à trois metteurs en scène (Alice Ronfard, Louise Laprade et moi). Chaque metteur en scène devait faire un spectacle. J'ai gardé sept nouvelles. J'ai plutôt choisi celles qui traitaient du couple, de la sexualité, du désir. Sept nouvelles, soit en extraits, soit en entier. Et chaque semaine, un spectacle était présenté à partir de ces nouvelles. Ce fut très intéressant... La nouvelle est un genre littéraire qu'on a tenté d'intégrer à quelque chose de totalement différent, sans pourtant la dialoguer, réécrire des dialogues. Une expérience très particulière et très intéressante où on peut vérifier ce qui joint ou sépare le littéraire du théâtral.

**N.B.** — Dans *Le night cap bar*, tout comme dans *C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles*, les femmes ont la parole. Dans quelle mesure t'intéresses-tu à la condition des femmes?

**M.L.** — Dans la même mesure où je m'intéresse à la condition humaine. Dans toutes mes pièces, les 17 sans exception, les femmes ont la parole, même dans *L'Homme gris* où elle ne parle pas mais s'exprime tout de même. Mais je n'écris pas des pièces où les femmes prennent la parole en excluant celle des hommes. Je parle des deux, je mets en lumière des femmes et des hommes et je crois que leur mutuelle interaction, leur présence conjointe est la meilleure manière de parler d'eux. Je ne peux faire abstraction ni des hommes ni des femmes. Pour moi, le monde se conçoit avec les deux sexes, tant dans ce qui les sépare que dans ce qui les unit et, dans mon théâtre, je traite des deux. En ce qui concerne *Le night cap bar*, ce sont des femmes terribles. Ce sont des barmaids qui ont travaillé, chacune à leur époque, dans ce bar. Chacune a aussi été la maîtresse du propriétaire. Un matin de semaine, elles viennent régler quelques griefs. Je n'ai pas tenté de parler des conditions de travail difficiles des femmes qui travaillent dans les bars, quoique, à ma façon, j'en parle. Je n'essaie pas d'enseigner quand j'écris. La fiction me prend totalement... Au bout d'une demi-heure, dans cette pièce, on apprend que le propriétaire a été tué et que c'est une des trois femmes qui a commis le crime. Et elles ont toutes de très bonnes raisons de vouloir sa mort... L'argument n'est pas un argument féministe, politique, même si je traite de tout cela. Je ne soumetts pas mon écriture à une idée, un dogme. J'en

suis incapable. J'écris.

**N.B.** — Depuis un certain temps, on aborde au théâtre et au cinéma — je pense à *Laputa d'Helma Sanders-Brahms* — l'impossibilité de communiquer entre les êtres. Pourquoi cette thématique est-elle si présente dans tes pièces?

**M.L.** — Il n'y a pas vraiment de choix, ça s'impose... Je suis toujours étonnée de voir à quel point les gens sont refermés sur eux-mêmes, sur leurs préoccupations... On peut dire que dans *L'homme gris*, le père, sous une apparence de bonne volonté, de bonne conscience, est l'être le plus fermé et le plus meurtrier que j'aie jamais vu. Ma première pièce, *Éva et Évelyne* est un moment rare de communication entre deux sœurs qui, un jour de printemps, se vident le cœur et s'avouent mutuellement ce qui leur a manqué. Après, elles vont se taire. On le sent très bien. Ça veut dire que... même les fois où il y a communication, cette communication s'avère un moment privilégié, un des moments rares de la vie. Je ne pense pas

que ce soit facile. Ça peut même occuper toute une vie d'écriture, la communication. Pour moi, c'est effectivement un thème récurrent. Peut-être à cause de la profonde solitude qui résulte de nos terribles efforts de communication. Peut-être parce que l'époque est à la banalisation des rapports humains et que nous nous condamnons peu à peu à oublier et renier nos aspirations les plus profondes. À force de se taire, comment finira-t-on?... Pour moi, se taire, cesser cet effort vers l'autre, ce serait mourir avant son temps. Et je crois qu'il faut vivre. Résolument.

*Propos recueillis par Paul Eliani*

L'œuvre dramatique de Marie Laberge paraît chez VLB: *Ils étaient venus pour...* (1981), *Avec l'hiver qui s'en vient et C'était avant la guerre* (1982), *Jocelyne Trudelle trouvée morte dans ses larmes* (1984), *Deux tangos pour une vie* (1985) et *L'homme gris suivi de Éva et Évelyne* (1986).

*C'était avant la guerre à l'Anse à Gilles* de Marie Laberge

